

L'odeur de chlore

J'ai beaucoup nagé dans mon enfance, tu sais, car le sport nous tenait lieu de culture, de loisir, de valeur, de lien; tout ça, qui peinait à se dire autrement dans la famille, se sortait par le corps, par un corps tenu, une vraie culture du corps, affreusement mécaniste, ce corps de l'effort. Comment suggérer alors? Comment fonder l'intériorité, la preuve de son existence au monde, si ce n'est dans le travail et l'effort, mesurés à parts égales aux attentes du père et du chronomètre, les deux figures de la Loi.

Mais moi je n'arrivais pas à fonder; je nageais; je nageais et était née comme une poétique de l'eau, de l'eau enveloppante, féminine, de l'eau comme un lieu, comme un ailleurs soyeux. Je découvrais cette clandestinité aquatique, cet espace physique et mental où, malgré l'effort, perceait un espace intérieur tout entier disposé au rythme, à la cadence des bras qui nagent le crawl, à la succession des longueurs. C'est là que j'ai découvert la voix en moi, ma voix mentale. Là, et aussi à l'endormissement – voix tenace qui raconte le monde. Le soir, elle tenait, me gênait pour m'endormir. Dans l'eau, le plus souvent, elle quittait l'inquiétude et rejoignait le territoire du sans objet, la flottaison. Cette métaphore me gêne: je voudrais parler d'une flottaison entre deux eaux, entièrement immergée dans la matière de l'eau, dans ses courants. (...)

Le soir, après la piscine, mon père, ma sœur et moi rentrions à la maison. En descendant de la BX, je jetais mon sac sur le gravier, heureuse et fatiguée, et tournais sur moi-même en regardant les étoiles. Lorsque je m'arrêtais, le monde entier tournait autour de moi. (...)

Il y avait la fatigue, tu sais, et on apprenait, longueur après longueur à passer par-dessus, à aller plus loin. Il y avait cette idée du dépassement de soi, de la noblesse du sport,



Molly Eyes



L'odeur de chlore,
Irma Pelatan,
La Contre-Allée,
100 p., 13€.

de la morale dans l'eau. C'était un club familial, tu sais, on ne cherchait pas la performance, on cherchait la droiture, le contact, l'élévation. Et il y avait cette limite, le corps qui criait non, assez, pas aujourd'hui, pas ce soir. Et soirée après soirée, trois jours par semaine, nous apprenions à résister, à ne pas écouter ce cri en soi, à faire comme les autres, à continuer. Nous avions ça en commun, tu sais, le club, les jeunes du Club, cet orgueil de faire trois à quatre kilomètres par soir dans un bassin de vingt-cinq mètres, cet entêtement à se déplacer en ligne droite. Nous avions trois lignes, une par niveau, et le reste de la piscine était occupé par les baigneurs. Ils sautaient, faisaient la bombe, nageaient mal, de travers; ils avaient des bonnets ridicules, avec des fleurs en plastique, ils draguaient, d'une façon toujours un peu pitoyable; c'était un monde bruyant et désordonné, libre et maladroit, soumis au sifflet humiliant du maître-nageur. Nous ressentions un tel mépris, tu sais, pour cet autre monde d'à-côté, ce monde sans ordre, sans effort, pur plaisir instantané. Nous, nous avions un autre plaisir, tu sais, celui de la douleur, celui de la fatigue, celui d'un corps qu'on mène à bout. Nous savions qu'au bout d'une heure environ, nous pénétrerions dans l'espace mental de la voix, du rythme pur. Le corps allait recevoir brutalement sa vague d'hormones, ce puissant sentiment de bien-être. Durant toute notre enfance, on nous apprenait, avec discipline, soir après soir, à résister pour avoir notre dose – saine logique du sport. ●

© LA CONTRE-ALLÉE

UNE JEUNESSE ENTRE DEUX EAUX

Entre 4 et 18 ans, Irma Pelatan a beaucoup nagé, en piscine, et pas n'importe laquelle: celle de la cité de Firminy-vert, dans la Loire, conçue selon les principes de Le Corbusier, architecte visionnaire apôtre du béton. Dans *L'odeur de chlore*, elle évoque ce bâtiment aujourd'hui classé monument historique, et la vie d'un club de natation dans une municipalité communiste des années 1960-1970. Mais, surtout, cette fille de pied-noir raconte le dialogue avec son corps, corps de fillette qui devient celui d'une femme, et l'affirmation de soi qui naît parfois de l'oubli dans l'effort. Et aussi, de façon subreptice, l'agression qui l'a fait plonger dans la dépression et l'obésité, avant de renaître à travers l'écriture et le souvenir d'une jeunesse «entre deux eaux». ● PH.B.